Ami du Clergé du 30 mars 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême *(fin)*. — XI. Le Christ, vainqueur de toutes les crises, 193.
Sermons pour une Quinzaine pascale *(fin)*. — XII. La Résurrection, preuve suprême de la foi chrétienne, 197.
Instructions du dimanche. — XXIII. *Dim. des Rameaux* : Jésus connu et méconnu, 200. — XXIV. *Pâques* : Résurrection vraie et durable, 202. — XXV. *Dim. de Quasimodo* : Dieu se fait voir, 204.
Chemins de Croix pour le Carême. — VI. Le Chemin de croix des affligés, 205.

CONFERENCES DE CAREME

XI

LE CHRIST, VAINQUEUR DE TOUTES LES CRISES

(Jour de Pâques)

Mes bien chers frères,

Nous voici donc arrivés au terme de nos conférences de Carême ; fraternellement et loyalement, nous avons fait ensemble un examen de conscience aussi complet que possible.

S'il n'a pas toujours éveillé en nous des échos flatteurs, il aura du moins servi, je veux l'espérer, à nous convaincre de cette vérité primordiale qu'en face du malaise présent et de la crise générale dont les individus et les sociétés subissent les effets tragiques, le chrétien voit son devoir tout tracé : devenir meilleur pour refaire la société par la base et entraîner ses frères dans son sillage.

Pour cela, il devra d'abord se préoccuper de remettre en valeur les richesses de son âme et prendre une conscience plus juste des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, vertus de base qui sont l'armature de toute sa vie surnaturelle.

Cette conscience rajeunie lui permettra de mieux juger ses obligations familiales, sociales et paroissiales. Mais il ne parviendra à vivre un christianisme total que s'il est décidé à avoir du caractère, c'est-à-dire une conscience droite et une volonté forte. Soumis à la Volonté qui règle la nôtre, il prendra rang parmi ses semblables avec la sublime ambition, qui s'impose à lui comme un devoir, d'être meilleur que les autres.

Tel est le programme qui s'est déroulé devant vos yeux, m. f., au cours de nos conférences. A côté des devoirs nous avons d'ailleurs placé les moyens nécessaires pour les accomplir : l'âme désireuse de devenir meilleure se purifiera et se fortifiera par le sacrement de Pénitence ; l'Eucharistie trois fois sainte sera son aliment et, si elle le désire, son pain quotidien ; et le levier qui la soulèvera au-dessus de la banalité et de la médiocrité où la routine et la peur de l'effort risqueraient de l'enliser, c'est le spectacle d'un Dieu, d'un Maître bien-aimé, se livrant à son Père pour expier les péchés du monde et entraînant après lui dans la suite des siècles la troupe des cœurs généreux que son amour aura conquis.

Mais il avait promis qu'il ressusciterait le 3e jour pour affirmer sa toute-puissance. Divinement fidèle à sa promesse, au matin de Pâques, il est sorti radieux du tombeau où la haine de ses ennemis prétendait l'avoir éternellement enseveli après des supplices atroces, et il s'est montré plein de vie.

Témoins d'un tel prodige, les apôtres ont fait de ce miracle inouï comme le pivot de leur prédication : devant les juges de Jérusalem ou de Rome et devant leurs concitoyens ils se poseront en témoins de la résurrection de leur Maître, et l'apôtre S. Paul ne craindra pas de déclarer que, « si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine et nous sommes les plus malheureux des hommes. »

En ce jour de Pâques, nous devons, nous chrétiens, rajeunis et revigorés par la chair et le sang du Christ, affirmer avec force que Jésus est bien ressuscité et que nous-mêmes, ses fils, nous sommes ressuscités à une vie nouvelle. En un mot, nous appuyant sur le fait de la Résurrection du Sauveur, nous déclarerons, en conclusion de ce Carême, que c'est Lui, le Christ, le seul Vainqueur de toutes les crises.

I. — *Le Christ est ressuscité*

« Le Christ est ressuscité ! » M. f., comprenez-vous la joie sans pareille de l'Eglise qui s'exhale en ce chant de triomphe ?

Combien de fois, pendant la grand'messe et les antiennes des vêpres, le mot de « résurrection » retentit à nos oreilles ! Ne faut-il pas que nous soyons bien convaincus que ce miracle est comme un des contreforts de notre foi et l'un des plus solides appuis de notre espérance ?

Nous pouvons peut-être, à la suite des incroyants de tous les siècles, discuter — il faudrait dire : discutailler — les miracles qui sont tellement nombreux qu'ils forment comme la substance de l'Evangile. Admettons pour un instant que tel ou tel d'entre eux, sinon l'ensemble qui forme un tissu indéchirable, puisse être soumis à une discussion serrée.

Mais si l'on peut vraiment prouver que le Christ est ressuscité, qu'il est sorti du tombeau par sa seule puissance, et qu'il avait annoncé à l'avance qu'à son heure il gagnerait sur la mort ce triomphe humainement inconcevable, aucun doute de foi ne résiste plus : tout être raisonnable, mis en présence d'un phénomène contrôlable et contrôlé d'une telle envergure et d'une importance aussi capitale, puisque, répétons-le, il servira de base à toute la prédication apostolique, est forcé de se rendre et de conclure à la transcendance, c'est-à-dire à la divinité de l'Auteur d'un tel prodige.

Vous mesurez ainsi, m. f., tout le prix que les amis et les adversaires du Christ ont toujours attaché au miracle de sa Résurrection : les uns pour le nier, en déclarant tout simplement, la plupart du temps, qu'il n'existait pas parce qu'il était impossible ; les autres pour dire, bouleversés en face d'un tel prodige : « Seigneur, vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! » ou bien comme S. Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Arrêtons-nous quelques instants à cette étude essentielle et redisons que Jésus est ressuscité, en dépit des trois obstacles qui eusent entravé son projet s'il n'avait été qu'un homme : l'invraisemblance du miracle, la dispersion de ses amis, les précautions de ses ennemis.

1. *L'invraisemblance du miracle.* — A-t-on jamais vu, dans l'histoire de l'humanité, un mort ressusciter et reprendre place dans la troupe de ses

frères mortels ? Si un tel prodige s'était produit dans le cours des siècles, nul doute que les historiens ne nous l'eussent signalé avec complaisance. Or nulle part nous ne trouvons trace d'une telle résurrection.

J'entends : d'une résurrection qui soit le fait de la puissance personnelle de celui qu'on a déposé sans vie dans le tombeau. Nous lisons bien, par exemple, dans la Bible, que le prophète Elisée, de par la puissance divine, rendit la vie à un enfant ; mais nous ne lisons pas qu'Elisée, ni aucun des thaumaturges ni des prophètes se soit rendu la vie à lui-même !

Cette invraisemblance, que personne ne songe à discuter déjà lorsqu'il s'agit de quelqu'un mort d'une mort naturelle, se double, dans le cas de N.-S. Jésus-Christ, d'une invraisemblance encore plus extraordinaire, si l'on peut dire.

Car le mort dont il s'agit n'est pas un être dont le cœur a cessé de battre au soir d'une vie normale : c'est un supplicié, qui s'est littéralement vidé de tout son sang après des supplices épouvantables, on lui a ouvert le côté, on a constaté dûment et officiellement sa mort, et même on a embaumé son corps.

Il est mort après des supplices épouvantables. Rappelez-vous, m. f., le seul supplice de la flagellation, sans parler du crucifiement lui-même, avec ses déchirements atroces, et dites-moi si un homme qui a supporté de telles souffrances et a, je le répète, répandu tout son sang, peut trouver en lui la force physique suffisante pour reprendre vie et redonner de l'activité à ses membres.

Il y a plus, puisque ses ennemis, pour s'assurer de sa mort, lui ont *ouvert le côté*. Et l'évangéliste, en confirmation de ce fait dont vous mesurez l'importance sans en oublier l'adorable sens mystique, nous apprend « qu'il en sortit du sang et de l'eau. » Sans aucun doute, un homme au cœur transpercé ne saurait se ressusciter lui-même s'il n'est pas Dieu !

D'ailleurs, les soldats romains sont venus dresser l'*acte officiel* de la mort du Christ : le centurion a fait les constatations légales, au nom de Pilate, avant d'abandonner le corps du supplicié à Joseph d'Arimathie qui l'avait réclamé.

Et quand Joseph sera en possession de ce corps adorable, il prendra soin de l'embaumer avant de le livrer à son dernier repos. Vous savez, m. f., en quoi consistait un *embaumement* et la nature chimiquement pernicieuse des produits qu'on employait pour le réaliser : eux seuls eussent suffi à provoquer la mort par empoisonnement, si elle n'avait pas été réelle et dûment constatée.

Et voilà que ce supplicié, dont on a dressé l'acte de décès officiel, dont le corps a été embaumé, est aperçu deux jours plus tard par des témoins qui apporteront le témoignage de leur vie et de leur sang pour affirmer ce fait indéniable !

En vérité, si nous raisonnons comme des hommes, c'est-à-dire comme des êtres réduits aux seules lumières de leur raison, nous serions portés à déclarer solennellement : « Nous sommes devant un fait invraisemblable, donc il est faux. » Et moi je viens vous dire, au nom de la raison elle-même et de l'Eglise : « Ce fait est exact, il a eu des témoins véridiques et désintéressés ; s'il vous paraît invraisemblable, c'est tout simplement qu'il est divin. »

2. Et comme si l'invraisemblance d'un prodige aussi éclatant ne paraissait pas encore suffisante à enchaîner notre foi, nous sommes en même temps attirés par l'*attitude des amis de Jésus*.

Quand on songe que des objecteurs en mal de négation ont osé dire que les disciples de Jésus étaient venus la nuit et avaient enlevé son corps !

Où sont-ils donc, je vous prie, ces onze braves qui avaient fui devant le péril ? Seul, l'un d'entre eux s'est ressaisi et a eu le courage de représenter le Collège apostolique au pied de la Croix du divin Maître. Jean est là, seul apôtre fidèle : aussi c'est à lui qu'en récompense de sa fidélité Jésus remettra le précieux dépôt de sa Mère. Et quand Jésus sera mort et enseveli dans un tombeau scellé par une lourde pierre, Jean se fera l'ange gardien de la Mère des douleurs, de Celle qui deviendra pour les pauvres humains que nous sommes la Vierge consolatrice, et la recueillera dans sa maison.

Cependant les autres apôtres, apeurés, tremblants d'être découverts et de subir le supplice que les Juifs ont fait infliger à leur Maître, attendent, dans le secret de la campagne ou d'une maison amie, une occasion propice de quitter la Ville sainte, puisque tout est consommé et que Jésus, en qui résidait tout leur espoir, est mort.

Et même si nous admettons, à la suite de la tradition que nous avons évoquée le soir du Vendredi Saint, qu'ils se soient provisoirement regroupés dans la maison de Jean, quelles résolutions ont-ils pu prendre, ces onze isolés, au cœur navrant et découragé ?

Admettons même, j'y consens, que la honte et la peur qui les forcent à se terrer fassent place un instant à un courage héroïque qui les porterait à braver des hommes ayant dans leurs mains force et puissance. Que peuvent-ils donc entreprendre contre des soldats romains, bien équipés et disciplinés ? Ont-ils encore des amis ? Ils sont terriblement compromettants, ces disciples d'un « séducteur » que Pilate vient de faire crucifier.

Enfin, dites-moi, m. f., quelle raison aurait pu les faire sortir de leur torpeur et les porter à entreprendre une aventure désespérée ? Ils ne se rappellent même plus la prédiction de Jésus touchant sa résurrection ; il leur faudra la lumière divine et le calme qui renaîtra au soir de Pâques pour retrouver dans leur souvenir la trace encore palpitante des paroles du Christ.

Dans de telles conditions de dispersion et d'abattement général, attendre d'hommes découragés et épuisés moralement par des événements dont le caractère tragique les a dépassés, en même temps que leur issue fatale les a déconcertés, ce serait ériger le paradoxe et l'invraisemblable en règles normales et créer, par une sorte de génération spontanée, des sursauts que rien ne justifie humainement chez des êtres que la possibilité du prodige n'a même pas effleurés.

Au lieu d'aller chercher des prétextes dans des hypothèses invraisemblables, nous disons, nous, que Jésus est vraiment ressuscité, malgré la dispersion et l'abattement de ses amis.

3. Il est ressuscité, notre Maître bien-aimé, — son tombeau était vide et de multiples témoins l'ont vu de leurs yeux, — *malgré les précautions de ses ennemis*.

Au pied de la Croix où mourait Jésus, où sa Mère pleurait, où les bourreaux se partageaient ses vêtements de pauvre, les Juifs pouvaient railler et se féliciter de leur triomphe. L'affaire était terminée au gré de leurs désirs : l'ennemi de la Synagogue avait été emprisonné sans résistance, la peine de mort avait été prononcée contre lui selon les formes rituelles, et le gouverneur romain avait sanctionné

de son autorité le verdict du Sanhédrin. On avait gardé les formes, apparemment, et Jésus avait expié son crime de blasphémateur et de traître à la loi de Moïse. Sans doute quelques obstacles s'étaient dressés sur la route, mais la discipline judaïque avait joué dans toute la mesure désirable, et le prophète était mort sans incidents notables.

Cependant les Juifs, déjà méfiants de nature, ne semblent pas tout à fait rassurés. Ils ont nié le pouvoir extraordinaire de Jésus sur la maladie, la lèpre et même la mort, ainsi qu'en a témoigné la résurrection de Lazare. Mais s'ils n'ont pas convenu de la réalité du prodige, n'allez pas croire qu'ils n'aient pas constaté comme d'autres sa vérité et qu'ils n'en aient tiré les conséquences qui s'imposaient.

La première, c'est qu'il faut se méfier de Jésus, même par delà la mort. Aussi leur triomphe après la mort du Crucifié sera-t-il de courte durée : ils entendent bien ne pas se laisser surprendre par les événements et perdre ainsi tout le bénéfice d'une aventure qui leur a jusqu'ici fort bien réussi.

Dès le matin du samedi, ils s'en vont en corps trouver Pilate pour lui faire part de leurs craintes touchant la résurrection possible de Jésus : ne laissent-ils pas entendre au gouverneur que cette éventualité, si elle se produisait jamais, serait pire que tout le reste ?

Pilate a senti rapidement où ils en voulaient venir et a feint de leur donner satisfaction : peu fier, semble-t-il, de la concession qu'il a faite à la haine des Juifs, il paraît désireux de laisser peser désormais sur eux les dernières conséquences d'une affaire qui, pour lui, est définitivement classée : « Vous avez une garde, dit-il à la délégation juive ; allez, gardez-le comme vous l'entendez. » Et les Juifs, nous dit l'Evangile, « s'assurèrent du sépulcre en scellant la pierre et en y mettant des gardes ».

En vérité, m. f., les Juifs eux-mêmes, par ce luxe de précautions inutiles, puisqu'il s'agit d'un supplicié dont l'acte de décès officiel a été dressé, répétons-le, vont entasser preuves sur preuves pour nous permettre d'affirmer que si Jésus est ressuscité malgré un tel ensemble de mesures, c'est qu'il est plus fort que tous les hommes et qu'il est vraiment Dieu.

J'insiste, m. f., parce que l'argument est de taille. Imaginons un instant que les disciples aient formé le projet hasardeux de dérober le corps de Jésus : avant même de courir les risques d'un enlèvement aussi problématique, ils auraient dû briser *les sceaux* officiels posés sur la pierre qu'on avait roulée à l'entrée du sépulcre.

Et des *soldats* vigilants montaient la garde jour et nuit. Les pauvres disciples auraient-ils donc pu lutter contre la garde romaine, armée et disciplinée? Allons donc ! Tout cela est enfantin et ne résiste pas à la moindre analyse sérieuse : il faut vraiment qu'on répugne à admettre la résurrection de Jésus pour se réfugier derrière un amas de prétendues preuves aussi dépourvues de solidité et de sérieux !

D'ailleurs la précaution la plus effective des ennemis de Jésus était invisible : leurs cœurs haineux ne connaissaient pas le repos et *la haine* y entretenait la flamme ardente de la vengeance. Ils avaient présidé eux-mêmes à l'installation de la garde romaine, et l'on peut bien croire que les encouragements de toute sorte n'avaient pas été ménagés aux représentants de la force officielle.

Eh bien ! malgré l'invraisemblance du miracle en lui-même, puisque Jésus est bien mort ; malgré l'abattement et la dispersion de ses amis, réduits à la peur et à l'impuissance totale ; malgré l'ensemble vraiment impressionnant de précautions prises par ses ennemis, Jésus, par sa seule puissance, surgira rayonnant du tombeau. Les deux apôtres Pierre et Jean pourront venir au sépulcre : ils le trouveront vide et croiront que leur Maître a tenu sa parole, qu'il est vraiment ressuscité. Madeleine verra deux anges « vêtus de blanc, assis à la place où avait été mis le corps de Jésus ». Mais bientôt c'est Jésus lui-même qui se montrera à elle, avant de se montrer aux disciples assemblés et aux deux voyageurs d'Emmaüs : sa voix divine, qui lançait il y a quelques jours le cri déchirant du « Tout est consommé », retentira de nouveau aux oreilles émerveillées des apôtres, et sa première parole sera pour leur souhaiter la paix : « *Pax vobis*, Que la paix soit avec vous ! »

Comme ce rappel de votre triomphale Résurrection, Seigneur bien-aimé, résonne encore à nos oreilles comme un hymne de paix ! Vous êtes le chef et nous devons marcher à votre suite ; puisque vous êtes ressuscité, nous aussi, nous devons ressusciter.

II. — *Nous devons ressusciter*

Oui, malgré l'invraisemblance d'un tel miracle chez des pécheurs comme nous, malgré la trop fréquente apathie de nos amis et les précautions de nos ennemis, l'œuvre de la résurrection doit se poursuivre en chacun de nous. Ayons de cette vérité une conviction plus forte.

1. Comment, même le jour de Pâques, oublierions-nous que nous avons déposé au pied du prêtre le fardeau de *nos péchés* et que des âmes étaient mortes, depuis de longues années peut-être ?

Et pourtant elles étaient bien mortes ! La vie de Dieu avait subi en elles des supplices parfois épouvantables. Après une chute morale où l'être humain avait oublié jusqu'à sa dignité, ou bien après une mort par inanition, la vie religieuse était anémiée ou complètement atrophiée ; des âmes très chères avaient pu constater, sans même avoir recours à un coup de lance fatal comme pour Jésus, que le cœur avait bien cessé de battre, qu'il ne répondait plus aux réflexes de la foi religieuse. Tout semblait bien mort.

Aujourd'hui tout a changé. Il en est parmi vous, m. f., j'en suis certain, qui voudraient pouvoir se lever dans cette assemblée pour crier à leur tour : « Je suis ressuscité ! »

Mais tous, m. f., que nous soyons des ressuscités de ce jour, ou bien que nous travaillions à mettre en nous plus de vie divine chaque jour, nous devons ressusciter dans une vie chrétienne plus consciente et plus fervente.

En nos veines circule une nouvelle vie, celle du Christ ressuscité qui ne meurt pas et qui veut que ses fils ne meurent plus à la vie de leur âme par le péché.

En nos veines court un sang plus riche, une force plus ardente : c'est le sang du Christ, c'est sa force même qui décuplera nos énergies et nous rendra capables d'héroïsme, fût-ce dans l'accomplissement obscur de notre devoir quotidien, si nous savons ne plus jamais oublier que nous sommes des porte-Christ et que nous participons aux richesses de la grâce, c'est-à-dire en définitive aux trésors de la vie divine elle-même.

En nos veines circule un ardent courant d'enthousiasme : ne rêvons-nous pas, nous aussi, d'aller dire à nos frères ignorants : « Le Christ est ressus-

cité ! » Nous voulons que sa vie ne soit pas en nous un trésor infructueux, et que cette richesse inépuisable se déverse par nous dans les âmes de nos frères. Nous voulons prouver à Jésus qu'il n'est pas mort pour des ingrats, que nous avons du cœur. Nous sommes comme ce renégat repentant qui, après avoir trahi, se voit appelé par son chef et s'entend attribuer une mission de confiance, alors qu'il se savait coupable de mort. Que dira-t-il en apprenant le pardon magnanime dont il est l'objet : « Vous me pardonnez, à moi ? Bien plus, vous me rendez plus largement votre confiance ? Eh bien ! vous allez voir ! »

Oui, malgré l'invraisemblance d'un tel prodige, nous sommes des ressuscités malgré *nos péchés*. Que cette vie nouvelle, que cette force accrue, que cet enthousiasme rajeuni, nous animent d'un amour plus grand pour notre Christ bien-aimé, d'une générosité plus ardente au service de nos frères !

2. Nous pouvons compter sur le secours de plusieurs de *nos amis* dans la croisade de charité divine que nous entreprenons. Mais nous serions exposés à de cruelles méprises si nous oubliions que nous devons garder en nous les fruits de la résurrection sans trop compter sur le secours de nos amis : l'histoire des Apôtres se reproduit parmi nous.

J'entends ici par amis l'ensemble du groupe humain au milieu duquel nous vivons, au milieu duquel se poursuit notre activité. Il ressemble trop souvent au groupe des Apôtres après la mort de Jésus, par son *apathie*, son respect humain et sa peur de l'effort.

Nos amis, ils réagiront en face d'un événement national ou international qu'ils sentent lourd de menaces, ou bien d'un crime crapuleux, ou bien d'une catastrophe dont le bilan mortel s'étale dans les colonnes des quotidiens.

Mais la misère spirituelle les laisse parfaitement indifférents ; le laïcisme qui empoisonne les âmes leur apparaît comme un phénomène légal et indiscutable ; les méfaits du divorce sont entrés dans les habitudes et, qui plus est, dans les manières de juger de beaucoup de chrétiens, qui pensent qu'on peut à son gré défaire et refaire sa vie.

Et quand un chrétien éclairé, un conférencier bien documenté, souligne avec vigueur un état de choses qui met en danger l'avenir de la religion et de la patrie, le remous soulevé est à peine sensible : ce monsieur qui fait du zèle est traité comme une manière d'exalté !

A l'apathie que nous signalons ici, nous devons joindre le *respect humain*. Sans doute remarquons-nous avec une joie immense que les groupements de jeunesse si vivants, à la foi si nettement affirmée, ont imposé à ce respect humain un temps d'arrêt et que même il rétrograde.

Il s'en faut cependant qu'il rende les armes. Dans combien de paroisses devons-nous constater la permanence de son emprise, il faudrait dire : de sa tyrannie ! Des chrétiens à l'âme noble, aux convictions solides, éprouvent une pudeur déplacée quand il s'agit d'extérioriser leurs convictions : ne dirait-on pas qu'ils ont presque honte de professer en public une foi dont ils sont si fiers ?

Chez d'autres ce sera *la peur* : peur de l'effort, peur des responsabilités à encourir, peur des gênes à accepter et des risques à courir, peur de compromettre leur avancement. Ils tremblent devant la menace d'où qu'elle vienne et vivent avec des âmes de vaincus.

Je ne voudrais pas généraliser un tableau aussi sombre, m. f.; mais ne peut-on pas dire, sans aucune exagération, que beaucoup de chrétiens portent en eux une âme atrophiée parce qu'ils ne trouvent pas dans leur entourage, dans le groupe de leurs amis, les encouragements nécessaires à leur expansion apostolique ?

Pour nous, m. f., prenons de plus en plus conscience de nos responsabilités sur ce terrain fraternel. Elargissons les horizons de notre vie, afin que tout ce qui touche à nos frères devienne pour nous un objet d'intérêt réel et profond. Que jamais, du moins, nous n'entendions ce reproche monter jusqu'à nos oreilles : « Si je ne me suis pas élevé au-dessus de la médiocrité, si je n'ai pas vécu avec une âme de ressuscité, c'est parce que mes amis vivaient comme des égoïstes qui avaient jalousement enfoui leur trésor ! »

Nous devons ressusciter pour nous et pour nos frères !

3. Nous avons d'ailleurs le plus pressant besoin d'unir nos forces, car nous commettrions une faute, dont les conséquences pourraient être irréparables, si nous oubliions *les précautions de nos ennemis*.

Sans doute Jésus, notre Maître, est ressuscité, en dépit du réseau de précautions dont on avait entouré son sépulcre. Ayons bon espoir qu'il viendra aider notre faiblesse à déjouer les ruses employées contre nous ; mais redisons-nous que nous ne sommes que de pauvres hommes et que nous devons nous aider nous-mêmes, si nous voulons que le Ciel nous aide.

Je ne puis qu'indiquer très sommairement les industries variées que vont employer nos ennemis, Satan surtout, pour faire retomber dans la mort nos âmes de ressuscités.

Il y a d'abord *Satan et ses tentations !* Jamais nous ne leur échapperons complètement. Jamais nous ne pourrons compter sur une victoire définitive sans retour offensif. Toujours, au contraire, nous devrons monter la garde autour de notre âme pour prévoir et arrêter, si possible, les assauts terribles que celui qui veut notre mort va lancer, avec une patience qu'il faut bien qualifier de diabolique, contre la vie de notre âme.

Sans aucun pouvoir sur notre volonté, il peut agir sur notre mémoire et sur notre imagination. C'est lui qui, à l'heure du trouble, exhumera des oubliettes de notre mémoire des souvenirs impurs, des imaginations lascives, des paroles amollissantes, des gestes condamnables.

C'est lui qui nous entraînera à tel spectacle, à tel film au caractère plus ou moins léger. Méfions-nous, même si au sortir d'une telle manifestation nous nous sentons possédés par une fausse paix : Satan aura son heure, gare à nous ! et saura nous faire payer cher notre confiance et notre témérité.

Il se cachera parfois sournoisement pour faire entrer en nous *l'erreur et ses artifices*. Nous nous méfierons beaucoup moins d'un mauvais livre, d'un article pernicieux ou en tout cas dangereux pour notre foi, que d'un spectacle aux épisodes passionnés. Le mal, pour être moins violent, n'en est pas moins déplorable et c'est le bien le plus précieux, la foi, qui sera en danger.

De grâce, m. f., si nous avons l'ambition de garder dans leur fraîcheur inaltérée nos âmes de ressuscités, prenons bien garde aux attaques perfides de l'erreur. Veillons strictement sur nos lectures. C'est à dessein que j'ai dit : « strictement », parce que je sais que trop de journaux, d'hebdomadaires ou de

revues, sont un poison pour les âmes mal éclairées et insuffisamment affermies. N'oublions pas que, par pitié pour notre faiblesse, l'Eglise maternelle a pris soin d'établir un catalogue d'ouvrages dangereux, qu'on appelle le catalogue de l'*Index*, et qu'un chrétien serait coupable de l'ignorer et d'agir à l'encontre de ses prescriptions.

Nos ennemis voudraient sceller à tout jamais dans le tombeau de notre âme la sainte Vérité. Faisons bonne garde : aux précautions de nos ennemis opposons les sages mesures de prudence de l'Eglise.

Nous n'aurons, d'ailleurs, jamais fini de lutter contre nos ennemis, qui sont eux-mêmes les jouets conscients ou inconscients de l'Ennemi-Satan, et nous devrons encore prendre nos positions de combat contre *l'orgueil et ses exigences.*

Le démon exploite habilement toutes nos faiblesses, notre désir de paraître, notre orgueil profond, comme nos ambitions et nos vanités enfantines.

Il sait que pour un compliment, pour quelques mots d'éloges dans un article de journal, pour une décoration, pour une situation plus en vue, certains hommes faibles consentent à oublier pratiquement qu'ils sont chrétiens et fils de Dieu. Quelle misère !

Et quand le démon a fait naître dans un pauvre cœur d'homme cette soif, quand il lui a donné un aliment passager, il n'ignore pas que sa soif n'en sera pas calmée, mais deviendra plus ardente et plus tyrannique. A tout prix on voudra l'apaiser, et l'on sait quel prix exige le démon !

Et l'heure de la déchéance sonnera peut-être pour des chrétiens qui auront préféré les nourritures terrestres, celles dont se contentait l'enfant prodigue, aux nourritures divines, celles qui font les vrais chrétiens, les héros et les saints.

* *

J'ai voulu, m. f., évoquer ces souvenirs combien tristes au milieu de l'allégresse pascale. Et pourquoi ? Mais parce que ceux dont je viens de retracer brièvement l'histoire ont peut-être connu l'an passé cette allégresse qui les faisait vibrer d'une joie très pure. Faute d'avoir pris les précautions indispensables, ils ont laissé mourir, ils ont tué peut-être la vie nouvelle du Christ ressuscité qu'en ce jour de Pâques ils avaient, comme vous, puisée à la source eucharistique.

Prions fraternellement les uns pour les autres, pour que pareil malheur nous soit évité à tous, sans exception. Rappelons-nous les enseignements de ce Carême, les lumières bienfaisantes qu'ils ont répandues dans nos âmes, les invitations de l'amour divin qui veut nous entraîner sur les chemins ardus mais exaltants d'une vie plus généreuse au service de Dieu ; et puis, faisons confiance à la grâce que Jésus nous a surabondamment méritée.

Car pour lui il n'existe pas d'énigme insoluble. Les crises, il les a toutes surmontées dans la suite des siècles. Il peut toujours, quand il le voudra, rebâtir en moins de trois jours ce que les hommes dans leur folie auront détruit.

Et puis, ne sommes-nous pas ses fils divinement chéris, ceux qu'il nourrit à leur gré de son corps sacré, ceux qu'il anime du feu inextinguible de son amour, ceux à qui il redit dans la gloire de Pâques la parole de l'espoir invincible : « *Confidite, ego vici mundum*. Ayez confiance ! J'ai vaincu le monde ! » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

XII

LA RÉSURRECTION, PREUVE SUPRÊME DE LA FOI CHRÉTIENNE

Mes frères,

Dans toute famille, il est des anniversaires plus joyeux que les autres. Leur retour périodique est comme un rayon de lumière qui brille sur l'incolore monotonie des jours, et les ans ont beau s'accumuler, amenant avec eux leur inévitable cortège de deuils, de souffrances, de désillusions : le souvenir annuel des instants de bonheur sans voile jette encore des lueurs consolantes jusque sur le déclin des existences les plus déshéritées.

Or, dans la grande famille d'âmes humaines que constitue l'Eglise catholique, s'il est une date mémorable entre toutes, s'il est une fête plus solennelle, plus souriante, plus vénérable par son antiquité que toutes les autres, c'est bien celle de Pâques. Pendant près de deux siècles, les chrétiens n'en ont point connu d'autre avec celle de la Pentecôte, qui marquait la prise de possession de l'Eglise par le Saint-Esprit. Et c'est cette fête de la Résurrection du Christ qu'ils entendaient célébrer non seulement à chaque retour annuel de Pâques, mais à chacun des dimanches chrétiens qui avaient remplacé les sabbats ou jours de repos et de prière des Juifs.

Et maintenant encore, après les pénitences, bien atténuées, il est vrai, du saint temps de Carême, après les émouvantes commémoraisons de la Semaine Sainte et le deuil causé par la contemplation de la mort de Jésus-Christ sur la croix, au temps où la nature elle-même semble s'ouvrir de nouveau à la vie et à la joie, l'Eglise universelle fait retentir chaque année, comme un chant de triomphe, l'*Alleluia* du grand miracle qui fut et qui demeure le premier fondement de sa foi et de son espérance.

Le Christ est ressuscité ! De ce grand fait, le plus grand, à coup sûr, de l'histoire, avec celui de la mort du Christ au Calvaire qui ne fait qu'un avec lui, je voudrais vous rappeler rapidement la signification et l'importance, et je me propose de développer devant vous ces trois points :

1o C'est sur sa Résurrection que Jésus a fondé la certitude divine de la foi. — 2o C'est par la Résurrection que les apôtres ont été convaincus et qu'ils ont conquis le monde. — 3o C'est sur le fait indubitable de la Résurrection que sera fondée à perpétuité la religion chrétienne.

I. — *La Résurrection promise par Jésus-Christ*

Pour bien comprendre la portée de la résurrection du Christ, il faut se rappeler toujours la difficulté initiale de l'établissement de la foi parmi les premiers auditeurs de l'enseignement du Sauveur. Ces auditeurs étaient des Juifs. Ils avaient entre les mains des livres prophétiques, qui étaient assidûment lus et commentés dans les synagogues, à chaque jour de sabbat. Mais ces livres renfermaient des pages sur lesquelles l'orgueil juif avait, depuis des siècles, jeté un voile : c'étaient celles où étaient annoncées, avec les plus frappants détails, les souffrances et les humiliations du Serviteur de Dieu par excellence, attendu par Israël sous le nom de Messie, qui veut dire Christ, en d'autres termes « celui qui a reçu

l'onction consécratoire de Dieu même ». Cette sorte d'aveuglement semi-volontaire n'avait cessé de s'aggraver d'âge en âge, et à l'heure où Jésus, le véritable Messie, apparut parmi les siens, selon le mot de notre IVe Evangile, « les siens refusèrent de le reconnaître ». Ce drame de l'Evangile et la cause profonde de la Passion du Christ est dans ce malentendu primitif que rien n'a pu dissiper. Les Juifs attendaient un Messie national, un chef glorieux qui se mettrait à leur tête, qui les affranchirait du joug étranger et ferait la conquête du monde. Ce faux rêve d'hégémonie raciste que notre temps voit reparaître, par la plus étrange des réviviscences, mais tourné cette fois, avec rage, contre les Juifs, ce sont les Juifs contemporains du Christ qui l'ont nourri les premiers. Ils ont repoussé avec violence, avec indignation la conception d'un Messie qui ne serait qu'un roi spirituel, qui ne se donnerait pour but que le salut éternel des âmes, qui ouvrirait le royaume glorieux du Père non seulement aux fils d'Abraham, mais à tous les hommes sans distinction et sans exception. On peut dire, en toute vérité, que c'est au nom du racisme, mais du racisme israélite, que Jésus a été livré à la mort.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les amis de Jésus eux-mêmes, je veux dire les apôtres, étaient profondément imbus du même préjugé que leurs concitoyens. Voici quelques faits qui le prouvent :

1° Après la multiplication des pains au désert, au temps de la Pâque de l'an 29, les partisans de Jésus tentèrent de se saisir de lui pour le faire leur roi. Il dut les congédier sévèrement, gourmander les apôtres eux-mêmes, les embarquer presque de force pour Capharnaüm, pendant qu'il se retirait seul sur la montagne.

Puis, quand il retrouva ses auditeurs, ce fut pour subir de leur part une discussion hargneuse, au cours de laquelle il leur révéla l'institution eucharistique, ce qui amena la désertion presque totale de ses anciens admirateurs.

2° Quand, à ses propres apôtres, bien ressaisis pourtant, Jésus voulut faire la première annonce de ses souffrances, en leur disant « qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Princes des prêtres, des scribes et des anciens, et subir la mort, puis ressusciter le 3e jour », S. Pierre prit la parole au nom de tous pour protester contre une telle prévision, en lui disant : « Loin de vous, Seigneur, de telles pensées ! Ce que vous dites n'arrivera pas ! »

3° Au moment de monter vers la Ville sainte, pour l'accomplissement du redoutable mystère, Jésus dit encore aux Douze : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils pour être outragé, flagellé et crucifié ; mais le 3e jour il ressuscitera ! »

Ces paroles causèrent aux disciples le plus grand trouble. Thomas s'écria pourtant : « Allons et mourons avec vous ! » Mais il semble bien que Judas se soit décidé alors à tirer, pour ainsi dire, son épingle du jeu. Puisque ce Messie ne se décidait pas à conquérir son trône, à affirmer sa toute-puissance et à distribuer de bonnes places à ses compagnons de la première heure, il n'y avait plus qu'à le quitter en retirant quelque profit de la désertion. Ce serait une compensation à tout le temps perdu auprès de lui !

4° Lorsque Jésus fut en face de ses agresseurs, S. Pierre fit mine de le défendre, dans la pensée qu'il allait user de ses pouvoirs surnaturels pour écraser ses adversaires. Il ne put comprendre l'ordre de remettre l'épée au fourreau. Et quand il vit que le Maître s'abandonnait sans combat, tout son courage disparut, ainsi que celui de ses compagnons, de rudes et braves Galiléens comme lui. Ils s'enfuirent. Pierre, peu après, le reniait avec les serments les plus affolés. Il ne resta que Jean, protégé peut-être par sa jeunesse et ses relations au palais de Caïphe.

Ce n'était donc ni sur un déploiement de puissance, ni sur des triomphes extérieurs, ni sur des conquêtes temporelles, que Jésus avait fondé la foi en lui. C'était uniquement sur ses œuvres spirituelles, sur ses miracles, sur la hauteur de ses enseignements, sur la réalisation des antiques prophéties, et par-dessus tout sur sa résurrection. Là était, il l'avait dit à maintes reprises, le signe par excellence, la preuve royale de sa mission messianique et de sa divinité. Il ne l'avait pas seulement dit aux apôtres, il l'avait affirmé publiquement et solennellement, en disant par exemple : « Cette génération perverse et adultère exige un signe ; elle n'en aura pas d'autre que celui du prophète Jonas : de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le corps du poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre », ce qui voulait dire, pour le noter au passage, qu'il ressusciterait le 3e jour, car tel est le sens de cette expression hébraïque « trois jours et trois nuits ». Cela était si connu que les Princes des prêtres, plus méfiants que les apôtres n'étaient confiants, demandèrent une garde militaire pour son tombeau jusqu'au 3e jour.

Voilà donc un premier point bien assuré : Jésus avait prédit son genre de mort, et il avait prédit chaque fois sa résurrection. Et tout laissait entendre que cette résurrection n'aurait pas de conséquences politiques, mais seulement d'infinies conséquences religieuses. Nous allons voir la portée de cette observation.

II. — *La Résurrection, fondement de la foi des apôtres*

Il n'est pas possible de douter que la catastrophe de l'arrestation de Jésus, son jugement, sa condamnation à mort par le Sanhédrin, le déchaînement de l'opinion juive contre lui, le tumultueux procès au tribunal de Pilate, son exécution enfin par le dégradant supplice de la Croix, aggravé par la présence, à droite et à gauche du Christ, de deux bandits de droit commun, — il n'est pas possible de douter que tout cela ait frappé de terreur les humbles Galiléens qui avaient placé en lui leur confiance. La meilleure preuve de l'effondrement de leurs espoirs et de leur foi, c'est qu'ils ne songent même plus à la prophétie qu'il leur avait faite de sa résurrection. Ils y songent si peu que les Saintes Femmes, au lendemain du repos sabbatique, n'ont qu'une préoccupation, touchante sans doute, mais désespérée au fond : celle de parfaire les rites de l'ensevelissement. Ils y songent si peu que lorsque ces femmes reviennent, éperdues, pour leur annoncer qu'elles ont trouvé le sépulcre vide et que des anges leur sont apparus et qu'ils ont dit qu'il était ressuscité, ils se refusent à les croire.

L'état d'esprit des disciples se peint au naturel dans le langage de ces deux amis du Christ qui retournaient, au soir de Pâques, dans leur village, à Emmaüs, n'ayant plus rien à attendre dans Jé-

rusalem. Un inconnu les a rejoints sur la route. Cet étranger les questionne : « Quels sont donc ces propos que vous échangez entre vous et pourquoi êtes-vous si tristes ?... » Et le plus âgé des deux, nommé Cléophas, selon S. Luc qui tenait sans doute de lui tous ces détails, se mit à répondre : « Etes-vous donc le seul de passage dans Jérusalem qui ne sache pas ce qui est arrivé ? — Et quoi donc ? — Au sujet de Jésus de Nazareth. C'était un homme qui fut prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant le peuple. Ne savez-vous pas comment nos grands-prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et crucifié?... *Pour nous, nous avions l'espoir que ce serait lui qui délivrerait Israël !...* Mais voici le 3e jour depuis que ces choses ont eu lieu... Il est vrai que quelqes femmes de notre groupe nous ont effrayés, car s'étant rendues de grand matin au tombeau elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont même venues dire qu'elles avaient eu une apparition d'anges qui le disent en vie. Et quelques-uns des nôtres sont allés au Tombeau et ils ont bien trouvé les choses comme les femmes les avaient décrites ; mais lui, ils ne l'ont pas vu ! »

Telle est bien la façon de parler des hommes qui n'ont plus d'espérance. Du reste, vous avez remarqué au passage la nature de ces espoirs que l'on avait nourris autour du Christ : « Pour nous, nous avions l'espoir que ce serait lui qui délivrerait Israël ! » Il ne s'agit nullement d'une délivrance du péché, mais bien d'une délivrance politique, d'une victoire sur l'étranger oppresseur.

Et ce rêve, m. f., en vain les apparitions successives du Christ, jusqu'à neuf fois répétées, dans les circonstances les plus diverses, lui donneront-elles le démenti le plus formel ; on le retrouvera jusqu'au matin de l'Ascension, dans cette question : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

On comprend dès lors la peine que Jésus-Christ eut à convaincre ses disciples de la réalité de sa résurrection, et qu'il leur ait si vivement reproché leur incrédulité. On comprend l'entêtement de Thomas qui voulut mettre ses doigts dans les plaies des pieds et des mains et sa main dans le côté entr'ouvert de Jésus. Ce n'était pas cette sorte de résurrection qu'ils attendaient ou qu'ils pouvaient admettre, une résurrection sans fracas, qui ne renversait rien, qui ne détruisait rien, qui ne foudroyait pas les ennemis, qui ne créait aucun royaume temporel, qui ne conférait aux apôtres aucun trône, mais seulement le droit au martyre, en récompense de leur témoignage !

Mais précisément, plus la difficulté avait été grande de faire entrer dans l'esprit de ces humbles pêcheurs le fait incontestable de cette résurrection si différente de celle qu'ils avaient pu espérer et imaginer, plus la décisive intervention de l'Esprit-Saint avait été nécessaire, au jour de la Pentecôte, pour leur donner le courage d'aller dire à leurs concitoyens et au monde entier la grande et péremptoire nouvelle du miracle royal, plus leur témoignage acquérait de force et de valeur. Ce n'était ni l'intérêt, ni le profit, ni la passion humaine, ni aucune ambition discernable qui les jetait de la sorte dans une entreprise humainement impossible : celle de faire admettre par l'univers ce qui était si contraire à toute vraisemblance, à savoir, qu'un Dieu-homme s'était montré parmi nous, qu'il avait embrassé les humiliations et les souffrances, qu'il avait subi la mort des esclaves, et qu'il était ressuscité sans tirer vengeance des outrages dont on l'avait frappé ! Toute cette histoire, S. Paul l'a qualifiée en deux mots : « Un scandale pour les Juifs et une folie pour les Païens ! »

Et c'est cette histoire impossible, cette histoire scandaleuse et folle qui a vaincu le monde. Comment cela ? Par la simple force du témoignage scellé par le sang des apôtres. Ecoutez quelques-uns de ces témoignages. « Ce Jésus, déclare S. Pierre dans un de ses premiers discours, *Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins !* » Trente ans plus tard, S. Paul écrivait : « Je vous ai enseigné, comme je l'ai appris moi-même, que le Christ est mort pour nos péchés, suivant les Ecritures, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le 3e jour, suivant les Ecritures, et qu'il est apparu à Pierre, puis aux Douze. Après cela, il est apparu, à la fois, à plus de 500 frères, dont la plupart sont encore vivants... Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres... Enfin, il s'est montré à moi, comme à l'avorton... Or, si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, vaine aussi votre foi. Bien plus, *nous sommes de faux témoins devant Dieu,* puisque nous avons attesté contre lui qu'il a ressuscité le Christ, alors que cela ne serait pas vrai !... Si nous ne comptions sur le Christ que pour la vie présente, nous serions les plus misérables des hommes ! » (I Cor., XV, 3-18).

Il n'y a donc pas de doute que c'est sur cette affirmation, sur le double argument des prophéties de l'Ecriture et du témoignage réitéré de leurs yeux et de leurs oreilles, que les apôtres ont établi leur foi écroulée à la suite de la mort du Christ, et que c'est par là qu'ils ont gagné à cette foi tous leurs premiers disciples.

III. — *La résurrection du Christ et la foi chrétienne d'aujourd'hui*

Dix-neuf siècles ont passé sur tout cela. Le fondement de notre foi est toujours le même. En vain une certaine science a tenté de nous faire honte de notre crédulité : « Eh quoi ! en plein XXe siècle, il existe encore des hommes assez naïfs, assez étrangers à l'esprit critique, à l'esprit scientifique moderne, pour admettre un tel tissu de légendes, et notamment un fait aussi extravagant que celui de ce condamné à mort, de ce crucifié, qui serait sorti du tombeau ? »

Oui, m. f., ces hommes naïfs existent. Nous sommes de leur nombre. Nous nous rions des défenses grotesques du prétendu esprit scientifique moderne. Il ne faut avoir de Dieu aucune idée juste, aucune idée rationnelle, pour discuter si l'Auteur des lois de l'univers est capable ou non de se passer de ces lois quand il lui plaît d'agir dans le domaine spirituel, supérieur à celui de la matière. Le Dieu dont nous parlent ces savants n'est pas le nôtre et il n'est pas un Dieu, puisqu'il n'est qu'un fatalisme anonyme, un axiome aveugle autant qu'éternel, et non une puissance infinie de pensée, de liberté et d'amour.

Mais ce préjugé écarté, quelles sont donc nos raisons d'admettre le miracle capital de la résurrection du Christ, et non seulement de l'admettre, mais d'en faire le fondement décisif de notre foi, au point que si on pouvait le nier, ce serait toute notre religion qui s'écroulerait ? Nos raisons, les voici.

1° C'est le Tombeau vide, c'est-à-dire l'inexplicable disparition du corps de Jésus-Christ crucifié, au 3e jour après sa mort.

2° C'est la paralysie totale des autorités juives, souverainement intéressées à extirper ce qu'elles appelaient une « imposture », mais qui n'ont pu trouver que cette piteuse et impuissante explication : « Les disciples de Jésus ont enlevé son corps, pendant que les gardes dormaient », explication si faible qu'elles ne purent la soutenir, alors qu'elle aurait étouffé tout le mouvement dans l'œuf.

3° Ce sont les nombreuses apparitions du Christ à ses disciples, aboutissant à créer en eux une certitude, opposée à tous leurs préjugés de race, de tradition, d'aspiration personnelle, puisque la résurrection telle qu'elle se produisit était contraire à toute attente de leur part.

4° Ce sont les circonstances du témoignage des apôtres, car ce ne fut pas longtemps après les faits, ni dans un pays éloigné, ni en s'adressant à un public étranger aux événements, que ce témoignage fut délivré, mais dans Jérusalem, puis dans la Judée et la Galilée, cinquante jours après la mort du Christ, dix jours après son ascension, devant tout le peuple d'Israël, à dix minutes au plus du sépulcre vide, que tout le monde pouvait voir et visiter aux portes de la capitale, où ses restes existent toujours.

5° C'est la constance héroïque de ces témoins, qui dura toute leur vie, les enleva à leurs occupations antérieures, fit de ces humbles et ignorants travailleurs les messagers infatigables d'une foi surnaturelle, qu'ils n'avaient pas encore comprise quand leur Maître leur fut enlevé, et au niveau de laquelle ils furent élevés seulement après sa mort, au jour de la Pentecôte, par une transformation unique dans les annales de l'humanité.

6° C'est le succès de leur prédication, uniquement fondée sur le fait de la Résurrection, en un temps où il était facile de recueillir sur tout le drame de la Passion du Christ, sur ses miracles et son enseignement, des témoignages multiples et contradictoires.

7° C'est la continuité de la foi à travers les siècles, transformant le monde sur son passage, survivant à la ruine de l'Empire romain, créant des civilisations et des nations nouvelles, et s'incorporant si bien à l'histoire de l'humanité que tout progrès de cette foi a été un élément de beauté morale, tandis que tout recul de sa part était la cause profonde d'une décadence de la vie spirituelle des peuples.

8° C'est enfin la vanité de toutes les objections élevées contre le fait des miracles du Christ et en particulier contre le plus grand de tous, celui de sa Résurrection, puisque tout l'effort de la science incrédule n'a pu aboutir qu'à des systèmes fragiles, se démolissant les uns les autres, ne s'additionnant jamais et ne reposant que sur un parti pris antiscientifique, puisqu'il dédaigne les faits.

* *

Et nous concluons hardiment et hautement avec S. Augustin, qui ne fut pas, que l'on sache, un petit esprit : « Il est incroyable, dit-on, que le Christ soit ressuscité et monté au ciel dans sa chair. Mais il est également incroyable que le monde ait cru, et incroyable que des gens sans naissance, sans valeur, en petit nombre, pleins d'ignorance, aient pu convaincre l'univers et les sages eux-mêmes. De ces trois prodiges, on rejette le premier, mais le second s'impose, quoi qu'on fasse ! Et on ne peut l'expliquer sans le troisième... Mais si l'on ne veut pas croire que les apôtres ont fait des miracles pour appuyer leur prédication de la résurrection et de l'ascension du Christ, ce grand miracle nous suffit : que le monde entier ait pu croire sans miracles ! » *(De Civitate Dei,* liv. 22, ch. 5).

Non, en vérité, le préjugé rationaliste ne nous en impose guère. Il fait partie d'un système que l'humanité commence à pouvoir juger à ses fruits. Il y a cent cinquante ans, ou un peu plus, que s'est ouverte en notre monde cette ère que les historiens appellent l'ère industrielle ou encore l'ère du machinisme. Nous assistons, depuis ce temps-là, à la plus formidable inflation des valeurs matérielles et à la dévalorisation des richesses de l'esprit. C'était contre cela que l'Evangile du Christ nous avait mis en garde. L'homme a mis sa confiance dans la Vie terrestre, dans le Progrès, dans la Technique, dans la Science et ses étonnantes applications. Et il a oublié le sens profond de cette parole du Christ : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Les résultats de cette évolution, nous les avons sous les yeux : partout l'inquiétude, partout le désarroi, partout la dégradation des mœurs et l'anarchie des doctrines. Ceux qui ne croient plus à l'Evangile sont conviés à croire à la Race, ou à la Classe, ou à la Révolution prolétarienne, ou à l'Etat totalitaire. Pendant ce temps, la fraternité humaine, prêchée par le Christ, est en recul constant et de plus en plus effrayant. Au lieu de la loi divine, les hommes ne connaîtront bientôt plus que la loi des fauves, ce qu'on a appelé la loi de la Jungle, la loi de la force et de la violence.

Tout au long de cette Quinzaine pascale, nous avons prouvé la vérité, la pureté divine, la hauteur splendide, la bienfaisance et la fécondité inépuisables de la doctrine de Jésus-Christ. L'Evangile est toujours vivant et Jésus, qui ne meurt plus, Jésus ressuscité et vainqueur de la mort, nous tend une fois de plus la main. Gardons toujours nos yeux fixés sur lui, car, selon le mot de S. Pierre : « Il n'est pas d'autre nom sous les cieux qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ! » Ainsi soit-il [1].

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIII

Dimanche des Rameaux

JÉSUS CONNU ET MÉCONNU

Mes frères,

Après l'éclatant miracle de la résurrection de Lazare, dont l'évidence et la publicité ne permettaient plus ni d'en douter, ni de la tenir cachée, Jésus se présente aux portes de Jérusalem, monté sur le petit d'une ânesse, et dans l'attitude d'un roi pacifique et plein de douceur, comme l'avaient annoncé les prophètes. Et voilà qu'aussitôt le peuple, se rappelant tous les prodiges dont il avait été le témoin, s'empresse à sa rencontre, l'accueille avec les démonstrations de la plus vive joie et du respect le plus tendre... Mais hélas ! trois jours se sont à peine écoulés depuis cette entrée triomphale, et voici que la scène est changée ! On ne regarde plus Jésus que comme un malfaiteur qui mérite la mort.

[1] Pour la façon présentée ici d'interpréter la Résurrection du Christ, voir L. Cristiani, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur* (12, rue Lanterne, Lyon, *Comité d'Apostolat par l'Evangile)*, t. III, surtout p. 325 et s., 342 et s., 376 et s.

Ne nous étonnons pas, m. f., d'un semblable revirement, car de nos jours, nous le voyons souvent se renouveler. Toutes les créatures ont reconnu en Jésus le Fils de Dieu, comme je vais vous le démontrer. Les chrétiens eux aussi le reconnaissent comme tel, et pourtant combien, dans la pratique, le méconnaissent et l'outragent, surtout dans le divin Sacrement où son amour le fait demeurer réellement présent parmi nous !

Donc, Jésus reconnu comme vrai Dieu durant sa vie par toutes les créatures, telle sera la première partie de cette instruction ; elle servira à raviver notre foi. — Jésus méconnu et outragé au saint sacrement de l'Eucharistie par de trop nombreux chrétiens, tel sera l'objet de la seconde partie ; elle excitera le repentir dans nos cœurs et nous décidera à réformer notre conduite sur un point d'une si grande importance.

I. — *Jésus reconnu comme vrai Dieu*

Jésus est encore enfermé dans le sein virginal de Marie, et voilà qu'il est déjà reconnu par Jean, encore caché lui-même dans le sein de sa mère ; par Elisabeth, qui en félicite Marie la Vierge-mère ; par Zacharie, qui le bénit de ce qu'il est descendu du ciel pour visiter, pour racheter son peuple et le genre humain tout entier.

Jésus naît à Bethléem, et voici les anges qui descendent sur la terre pour chanter sa gloire; voici les bergers qui accourent pour adorer le divin Enfant. Sous la conduite d'une étoile qui est appelée dans les divines Ecritures l'Etoile de Jacob, les rois de l'Orient n'hésitent pas à venir se prosterner à ses pieds et à le reconnaître, par leurs présents symboliques, pour vrai Dieu, vrai homme, roi d'Israël, roi du ciel et de la terre.

Hérode lui-même, par le massacre de tant d'enfants innocents, se fait le héraut inconscient de sa royale naissance dans tout l'empire romain et jusque chez les nations les plus reculées : car c'est ainsi que le Très-Haut fait servir, quand il lui plaît, l'impiété de ses ennemis à la manifestation de sa gloire.

Que dirai-je de Siméon ? Ce pieux vieillard à qui le Saint-Esprit avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu de ses propres yeux l'Oint du Seigneur, le prend dans ses bras, le presse sur son cœur, et l'appelle le Sauveur du monde envoyé pour le salut des peuples ; il reconnaît en lui la lumière destinée à dissiper les erreurs du paganisme, et il le proclame la gloire d'Israël.

Mais Jésus grandit, et dès sa 12e année les Docteurs étonnés commencent à entrevoir quelques rayons de sa sagesse divine. Ensuite, ce sont les Prêtres, les Scribes et les Sages du judaïsme qui admirent son incomparable doctrine : lui qui n'a jamais étudié les lettres, ni suivi les leçons d'aucun maître, d'aucun Docteur en Israël, ils sont stupéfaits de ce qu'il puisse lire et interpréter les divines Ecritures, sans doute sur le rôle du Messie promis et qu'on attendait alors. Plût à Dieu qu'ils n'eussent pas fermé les yeux à cette lumière avec une obstination aussi orgueilleuse et aussi rebelle !

Les créatures insensibles elles-mêmes, *quæ faciunt verbum ejus*, reconnaissent la puissance de l'Homme-Dieu. Aux noces de Cana en Galilée, c'est l'eau qui se change en vin. La mer devient solide sous ses pas. A son commandement les flots, les vents, les tempêtes obéissent. Il maudit le figuier stérile, et au même instant cet arbre se dessèche. Au simple attouchement de sa main les aveugles voient et les muets parlent. Un seul acte de sa volonté suffit et les boiteux marchent droit, les lépreux sont guéris, les possédés sont délivrés. Les malades de toute espèce et de tout âge reconnaissent en lui un pouvoir surhumain et exaltent sa bienfaisance. Après la multiplication des pains dans le désert, la foule rassasiée veut le faire roi. Il y a plus encore : les démons eux-mêmes, en sortant du corps des malheureux tombés en leur pouvoir, confessent à haute voix qu'il est le Fils de Dieu. La mort elle-même le reconnaît pour son maître, et sur son ordre, laisse revenir à la vie le fils de la veuve de Naïm qu'on porte en terre, la fille d'un prince de la Synagogue qui vient d'expirer, et Lazare mort depuis quatre jours.

On reconnaît encore mieux le Sauveur du monde, et sa divinité brille d'une lumière encore plus vive, dans les cruelles et douloureuses phases de sa Passion et de sa mort. Les soldats venus pour l'arrêter au jardin des Oliviers l'ont éprouvé quand, par une seule parole sortie de sa bouche, il les terrassa. Le traître Judas le reconnut apparemment lorsque, torturé par le remords, il confessa sa perfidie et l'innocence de Jésus. C'est la divine Providence qui guide la main de Pilate écrivant l'éloge du supplicié qu'il appelle Roi des Juifs. Du haut de son gibet, le bon larron l'invoque en l'appelant son Seigneur et le prie de se souvenir de lui à son entrée dans son royaume. Le centurion entend cette grande voix, ce cri qu'il est humainement impossible à un crucifié de pousser à son dernier soupir, et déclare hautement que celui-là est véritablement le Fils de Dieu. Et, au moment de sa mort, cette éclipse extraordinaire qui n'étant ni prévue ni attendue obscurcit le soleil, ces ténèbres qui s'étendent sur toute la surface de la terre, ce tremblement qui agite la terre, les rochers qui se fendent, le voile du Temple qui se déchire, les sépulcres qui s'entr'ouvrent, les morts qui ressuscitent et se font voir dans la cité sainte, ce sont là autant de preuves manifestes qui nous montrent les créatures reconnaissant et pleurant leur Créateur.

Enfin, toutes les nations ont courbé le front devant le Fils de Dieu crucifié. Tous les fidèles ont dit et redisent à toute heure avec Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Tous l'adorent et le reçoivent vivant dans l'auguste Sacrement où il a voulu rester avec nous jusqu'à la fin des siècles, réalisant cette prédiction du prophète Malachie : « De l'Orient à l'Occident, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure. »

II. — *Jésus méconnu*

Or, qui le croirait ? Cet Homme-Dieu si connu, si clairement manifesté, est de nos jours un Dieu presque inconnu pour le plus grand nombre des chrétiens. Marchant un jour à travers les rues d'Athènes, S. Paul aperçut un autel au frontispice duquel on lisait cette inscription : « *Ignoto Deo,* Au Dieu inconnu. » Aussitôt il entre à l'Aréopage, demande la parole et commence ainsi son discours en présence de tous ces sages : « Ce Dieu que vous adorez et que vous ne connaissez pas, je viens vous l'annoncer. » Oh ! pour combien de chrétiens pourrait-on inscrire cette épigraphe au-dessus des tabernacles où Jésus-Christ veut bien habiter réellement ! Ce Dieu, ce grand Dieu est bien pour eux un Dieu

tout à fait inconnu : en entrant dans son église ils ne pensent même pas à l'adorer ; ils font moins de cas de son temple que d'un salon mondain ; dans un lieu aussi saint, ils substituent des conversations banales aux prières et ne craignent pas d'y remplacer la dévotion par la dissipation et le scandale. Bien plus, ils laissent passer des années et des années sans penser à se rendre dignes de le recevoir au temps de Pâques ; ils assistent au saint sacrifice de la messe ou en se tenant debout, comme les Juifs sur le Calvaire qui insultaient Jésus attaché à sa croix, ou en ne mettant qu'un genou en terre, semblables aux soldats du prétoire qui se moquaient de Jésus couronné d'épines. — M. f., ces arrogants et ces timides, nous les retrouverons au jugement dernier ; alors ce Dieu se manifestera d'une façon terrible à qui n'aura pas voulu le reconnaître ici-bas.

— « Mais, me diront certains chrétiens, pour nous il n'est pas un Dieu inconnu. Nous croyons à sa présence réelle au divin Sacrement, et nous nous disposons à venir à sa Table sainte au moment prochain de la Pâque. »

— A ceux-là, c'est S. Jean l'évangéliste qui va répondre. D'abord, vous qui dites si bien que vous connaissez Dieu, en êtes-vous bien sûrs ? Car, si vous n'observez pas ses commandements, vous êtes des menteurs. *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est* (I Jo., II, 4). Et vous qui vous flattez de connaître Dieu, qui vous disposez à le recevoir dans la communion pascale, vous savez sans doute la dignité, la grandeur d'un tel hôte. Or, quel lieu lui préparez-vous pour demeure ? Votre cœur ? Mais ce cœur, s'il n'est pas en règle avec Dieu, si l'injustice en a fait une caverne de voleurs, si le vice de l'impureté en a fait un cloaque immonde, la haine un repaire de serpents, si le péché mortel y habite, si le démon le possède, voudrez-vous y recevoir l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, le Saint des saints, l'Auteur de toute sainteté ?

Je dirai que vous connaissez véritablement Jésus, lorsque vous vous approcherez de lui avec un cœur innocent ou purifié par les larmes d'une véritable contrition ; quand la sincère douleur de vos fautes sera accompagnée d'un ferme propos et d'une résolution efficace de ne plus pécher ; quand, pour ne plus retomber dans vos fautes, vous mettrez en pratique tous les moyens capables de vous en préserver, tels que la garde des sens, la fuite des occasions, l'usage de la prière, la lecture des bons livres, la fréquentation des sacrements, la méditation des fins dernières et des maximes éternelles.

Je dirai que vous connaissez Jésus, quand, outre les dispositions que je viens d'indiquer, vous vous serez réconciliés avec vos frères avant de vous approcher de l'autel ; quand vous aurez réparé le tort fait à l'honneur du prochain, et que, le pouvant, vous lui aurez rendu ce que vous lui avez pris ; quand une foi vive, une humilité profonde, un grand amour de Dieu, un désir ardent de vous unir à lui, vous accompagneront au banquet eucharistique. Alors, oui, vous connaîtrez Dieu en esprit et en vérité.

* *

Ce sera, m. f., une grande consolation pour vous, car n'oubliez pas que c'est ce signe qui vous fera reconnaître au jour du jugement pour être du nombre des brebis du troupeau de Jésus-Christ. « Moi, dit-il, je connais mes brebis, et mes brebis me reconnaissent pour leur bon Pasteur. Et de même que je vois qu'elles me connaissent véritablement sur la terre, de même aussi je leur promets maintenant et leur accorderai un jour, comme récompense, la vie éternelle, *et ego vitam æternam do eis* » (Jo., x, 28), cette vie éternelle où je souhaite que sa grâce vous conduise. Ainsi soit-il.

XXIV

Pâques

RÉSURRECTION VRAIE ET DURABLE

Mes frères,

Elle dut être grande la surprise des saintes femmes lorsqu'elles allèrent de grand matin visiter le tombeau de Jésus. Elles s'attendaient à le trouver fermé, et il est ouvert ; elles pensaient y trouver son corps, et c'est un ange qu'elles y voient assis sur la pierre renversée. Mais combien plus grande encore fut leur allégresse quand elles entendirent cet ange leur dire : « Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié, mais c'est en vain. Voilà le lieu où on l'avait mis : il est ressuscité, il n'est plus ici. »

L'Eglise tout entière se réjouit de cette glorieuse résurrection, elle ne sait comment exprimer les transports de sa joie, et elle veut que cette joie soit partagée par tous ses enfants en ce jour d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* Notre Mère commune exulte, sans doute, parce que son divin Epoux est ressuscité ; mais elle se réjouit encore dans l'espérance que tous ses enfants sont sortis ou vont sortir de leur état de péché pour ressusciter à la grâce. Et sa joie sera parfaite si notre résurrection est semblable à celle de notre divin Rédempteur. Or, celle-ci fut une résurrection véritable et constante. La nôtre, m. f., a-t-elle ces deux qualités indispensables ? Est-elle véritable ? Est-elle durable ? Voyons-le en peu de mots, soit pour notre conversion, soit pour notre consolation.

I. — *Est-elle véritable ?*

1. La résurrection de Jésus-Christ fut une résurrection véritable, *surrexit Dominus vere*, et les soldats gardiens du sépulcre en donnèrent eux-mêmes, sans le vouloir, un éclatant témoignage quand ils s'avisèrent de dire avec une maladroite méchanceté que son corps avait été enlevé du tombeau pendant qu'ils dormaient. Durant quarante jours Jésus-Christ apparut à Madeleine, à Pierre, à Jacques, à Jean, aux apôtres et aux disciples réunis ou dispersés dans la Galilée, à Emmaüs, sur la mer de Tibériade. Avant de monter au ciel, il se fit voir à plus de cinq cents disciples.

Et afin de dissiper les doutes sur la vérité de la résurrection de son corps, un jour, les portes étant fermées, il apparut tout à coup au milieu de ses Apôtres rassemblés dans le Cénacle : « Que la paix soit avec vous ! leur dit-il, ne craignez rien, c'est moi. Je suis celui qui a vécu avec vous : assurez-vous-en. Si mon apparition vous semble celle d'un fantôme, approchez-vous, et pour vous détromper touchez de vos mains mon corps véritablement ressuscité, car un esprit n'a ni chair ni os qui le rendent sensible au toucher. » Oui, la résurrection de Jésus-Christ fut véritable, et l'incrédulité obstinée de Thomas, l'un des Douze, ne servit qu'à les confirmer tous dans la foi en cette résurrection : « Viens, lui dit Jésus, et mets ton doigt dans les plaies de mes mains et de mes pieds transpercés par les clous, mets

ta main dans la blessure que la lance a faite à mon côté. » Enfin, Jérusalem, la Judée, la Samarie voient et entendent les Apôtres annoncer cette résurrection avec hardiesse, la prêcher avec le zèle le plus ardent, la confirmer par les plus étonnants miracles, la sceller de leur propre sang. Et alors, la vérité de la résurrection de Jésus de Nazareth une fois reconnue, c'est la philosophie païenne confondue, les idoles renversées, les démons chassés, et, sur les ruines du paganisme, c'est l'exaltation de la sainte Croix, c'est l'adoration du divin Crucifié.

2. Tous ces caractères éclatants de vérité sont-ils nécessaires pour que la résurrection *du pécheur* soit, elle aussi, une résurrection véritable ? Non, sans doute ; mais il est cependant indispensable qu'entre la résurrection du Sauveur et la nôtre il y ait une certaine ressemblance et une conformité substantielle.

Après vous être approchés du tribunal de la Pénitence, vous êtes venus vous agenouiller à la sainte Table pour la communion sacramentelle ; en un mot, vous avez fait vos Pâques. C'est bien. Mais par cela même êtes-vous réellement ressuscités, êtes-vous passés du péché à la grâce, de la mort à la vie ? Voyons et comparons.

Entre autres preuves de sa réelle résurrection, Jésus-Christ montre ses mains, ses pieds et son côté. — Laissez-moi donc voir *vos mains* d'abord pour juger si vous êtes vraiment ressuscités. Retiennent-elles injustement le bien d'autrui ? Continuent-elles à se servir de faux poids et de fausses mesures ? A dépouiller les pauvres ? A écrire des lettres calomnieuses ? A tracer secrètement de certains billets dont la divulgation vous ferait rougir ? A coopérer enfin à des actions honteuses ?... Oh ! m. f., s'il en est ainsi, vous n'êtes pas encore ressuscités, vous êtes toujours dans la mort. — Observons maintenant *les pieds*. Vous conduisent-ils toujours vers ces maisons où avec votre argent vous laissez trop souvent peut-être votre raison, vers ces réunions où se tiennent telles et telles conversations dangereuses ? Si cela est, vous n'êtes point ressuscités, vous êtes encore dans les bras de la mort. — Voyons enfin le côté, *le cœur*. Est-il toujours gonflé par l'orgueil, souillé par l'impureté, envenimé par la haine, possédé par l'avarice ? Oh ! alors vous n'êtes pas ressuscités, vous êtes encore couchés dans la nuit de la mort. Non, votre résurrection n'a pas été véritable, elle n'a été qu'un faux-semblant qui vous a fait paraître aux yeux du monde comme ressuscités à la vie de la grâce, mais qui en réalité ne vous a point retirés de la mort.

Et à quoi sert donc la confession, si elle ne détache pas votre cœur du péché ? Et à quoi peut donc servir la communion pascale à une âme impénitente ? La peau de la brebis peut bien cacher le loup, mais elle ne peut changer sa nature. La vraie conversion est celle qui change le loup en agneau, comme il advint pour S. Paul. « Ta conversion sera véritable, disait autrefois S. Remi à Clovis, roi des Francs, si tu agis autrement que tu ne l'as fait jusqu'ici : tu as adoré les idoles, maintenant tu dois les brûler ; tu as brûlé la croix, il te faut maintenant l'adorer. »

La conversion véritable, c'est d'abandonner entièrement le chemin large et facile de l'iniquité et de la perdition pour marcher désormais dans la voie étroite et pénible de la pénitence et du salut. La résurrection véritable consiste dans un changement total de la vie, de la volonté, des pensées, des affections, des actions et des habitudes. Et l'Esprit du Seigneur opère ce changement radical dans toute âme qui ouvre résolument les yeux à sa lumière, qui prête une oreille attentive à sa voix, qui seconde généreusement les mouvements de sa grâce. Sans ce changement par lequel on dépouille le vieil homme avec toutes ses habitudes vicieuses pour revêtir l'homme nouveau, en reproduisant en nous Jésus-Christ par l'imitation de ses exemples, notre résurrection ne sera qu'une pure illusion.

II. — *Est-elle durable ?*

Je veux croire que votre résurrection a été une résurrection véritable, et qu'après avoir laissé le vieux levain, vous goûtez enfin les azymes de la sincérité et de la pureté. Mais cela ne suffit pas pour qu'elle soit semblable à celle de Jésus-Christ, car il faut de plus qu'elle soit durable. « Etant ressuscité d'entre les morts, nous dit l'Apôtre, le Christ n'est plus sujet à la mort. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* » (Rom., VI, 9). Voilà le modèle de notre résurrection : Jésus est ressuscité pour ne plus mourir jamais.

Vous donc qui êtes ressuscités avec le Christ, vous ne devez plus jamais mourir à la grâce. La résurrection de Lazare, elle aussi, fut véritable, miraculeuse, mais elle ne fut pas durable. Il sortit vivant du sépulcre, mais après quelques années la mort l'y fit descendre de nouveau. Ah ! m. f., que l'inconstance de votre volonté n'opère plus jamais en vous ce que la loi de la nature fit en Lazare ! Conservez toujours au contraire la grâce que vous avez recouvrée, gardez la vie que vous avez reconquise.

Vous allez me demander peut-être quels sont les moyens à prendre pour rendre constante votre résurrection ? Eh bien ! faites pour votre âme ce que vous faites pour votre corps. Comme c'est la nourriture qui entretient la vie du corps, de même c'est par la nourriture que se conserve la vie de l'âme. — Notre divin Sauveur le dit en termes exprès : « L'homme ne vit pas seulement de pain ou de tout autre aliment, mais encore de la nourriture vivifiante de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » La parole de Dieu a créé le monde, la parole de Dieu a converti le monde, la parole de Dieu maintient dans la foi et dans la grâce le monde catholique. Et quiconque ne se nourrit pas de cet aliment ne peut espérer conserver la vie de son âme. « Le Juste vit de la foi, » et la foi a pour fondement la parole divine. — Un autre aliment pour entretenir la vie de l'âme, c'est la sainte communion reçue avec un cœur pur. C'est encore une nourriture pour l'âme que l'oraison mentale et la prière, au moyen desquelles nous obtenons de notre Père qui est aux cieux le pain quotidien de la grâce divine.

Que ne fait-on pas encore pour conserver la vie du corps ? On se garantit contre la rigueur des saisons, contre le froid, contre la chaleur, contre la fureur des vents, contre l'infection de l'air. Pour l'âme, l'atmosphère empestée est celle qu'on respire dans certains cinémas, dans les festins, dans les cabarets, dans les conversations licencieuses. Pour l'âme, les vents furieux, ce sont les tentations qui l'assaillent au moyen des sens quand ils ne sont pas bien gardés. Le froid, pour l'âme, c'est la paresse, c'est une vie désœuvrée, c'est l'omission de tous ses devoirs d'état. Pour l'âme enfin, les chaleurs excessives, ce sont les feux de la colère, les ardeurs de l'impureté.

Si donc vous tenez à conserver la vie de votre âme comme celle de votre corps, ayez soin de la garantir contre tous ces ennemis.

Enfin, si le corps tombe malade, il n'est rien qu'on ne tente pour le rappeler à la santé. Médecins, consultations, médicaments, l'on met tout en œuvre, l'on n'omet rien pour hâter son rétablissement. L'âme, elle aussi, est sujette aux infirmités. Son grand remède, c'est le sacrement de Pénitence. Il faut s'en approcher souvent si nous ne voulons pas que les maladies spirituelles nous conduisent à la mort.

* *

Dites-moi, m. f., est-ce trop exiger de vous que de vous demander d'avoir pour la vie de votre âme autant de souci que vous en avez pour la vie de votre corps ? Non, assurément : surtout dans un siècle aussi délicat que le nôtre et où l'Eglise en est arrivée à des accommodements si faciles sur certains préceptes ! Mais, du moins, soyez fidèles à toutes ses prescriptions, et accomplissez-les avec ce courage qui sera pour vous le gage d'une résurrection véritable, d'une résurrection durable, comme le fut la résurrection de Jésus-Christ, triomphateur glorieux et éternel de la mort, du péché et de l'enfer. Ainsi soit-il.

XXV

Dimanche de Quasimodo

DIEU SE FAIT VOIR

Mes frères,

Lorsque Jésus-Christ ressuscité apparut à ses disciples renfermés dans le Cénacle, Thomas n'était pas avec eux ; mais ils s'empressèrent de lui raconter l'apparition miraculeuse. Vous savez ce qui arriva : vous venez d'entendre le récit évangélique. Après la divine complaisance de Jésus, Thomas s'écria : « Je crois, oui, je crois que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus et Deus meus !* — Ah ! lui répondit Jésus, tu crois, c'est vrai, mais parce que tu as vu : bienheureux ceux qui, sans le témoignage des sens, croient aux vérités révélées. » Il faut remarquer que l'apôtre Thomas, dit ici S. Grégoire le Grand, ne fut pas entièrement incrédule : il crut à tout autre chose qu'à ce qu'il avait vu. Il vit, il palpa l'humanité sainte de son Maître, mais il confessa sa croyance à la divinité qu'il ne pouvait contempler.

Arrêtons-nous ici un instant, m. f. Oh ! que je voudrais que votre foi soit semblable à celle de S. Thomas, dans le sens que vient de nous en donner S. Grégoire ! Oui, des choses créées qui sont sous vos yeux, je voudrais que vous remontiez jusqu'à ce Dieu qui les a tirées du néant. Car, combien en comptons-nous parmi les enfants des hommes qui s'en vont disant : « Après tout, Dieu, on ne l'a jamais vu. » Celui-là ne le voit pas qui ne veut pas le voir, répondrons-nous ; car quand on contemple les créatures, c'est Dieu que l'on voit en elles comme le vit S. Thomas en touchant l'humanité sainte du Sauveur.

I. — *On voit Dieu par l'esprit*

On voit Dieu. Je ne parle pas d'Abraham, à qui une lumière surnaturelle montra dans la plénitude des temps le Dieu libérateur et le jour où il devait apparaître pour le salut du monde : *vidit et gavisus est.* Je ne parle pas d'Isaïe, qui vit le Seigneur assis sur un trône sublime et, en adoration devant lui, toutes les intelligences angéliques. Je ne parle pas de l'évangéliste S. Jean, qui le contempla dans son extase de l'île de Patmos. Je ne parle pas enfin de tous les autres prophètes qui le virent sous des symboles et des figures mystérieuses, et que pour cela on a appelés des Voyants. Le temps des prophéties, des symboles et des figures est passé.

C'est d'une autre manière maintenant que nous voyons Dieu : ce n'est plus avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit. En effet, nous ne voyons, nous ne pouvons pas voir Dieu des yeux du corps : car Dieu étant un pur esprit et par conséquent immatériel, ne peut être un objet en rapport avec l'organe matériel de nos yeux. Si quelqu'un d'entre nous voulait avec ses yeux voir le son d'un instrument de musique, ou bien encore voir avec ses oreilles une statue, une peinture, celui-là se rendrait ridicule. A la perception des divers objets correspondent les différents sens de notre corps. Et c'est pour cela que, de même qu'avec l'œil il est impossible de percevoir le son d'une trompette, de même avec ce même œil il nous est impossible de voir Dieu, parce que Dieu est un objet sans proportion avec cet organe, parce qu'étant pur esprit, il en a la simplicité, l'immatérialité.

Mais si Dieu est nécessairement invisible aux yeux de notre corps, il n'en est pas de même des yeux de notre esprit, qui, eux, peuvent l'apercevoir. Combien de choses invisibles à nos yeux notre intelligence nous fait-elle découvrir ! L'âme, qui est un pur esprit, est invisible pour les yeux du corps, et cependant les yeux de notre intelligence et de notre raison la découvrent. Afin de bien me comprendre, transportez-vous avec moi par la pensée au pied du trône de Salomon : voici deux mères qui plaident au sujet de deux enfants dont l'un est plein de vie et l'autre mort. Dites-moi, dans lequel de ces deux enfants l'âme réside-t-elle ? Est-ce dans ce petit corps pâle, froid et déjà défiguré? « Oh! non, dites-vous, elle se trouve dans cet autre corps qui est si rose et si gracieux, c'est ici qu'est l'âme qui lui donne la vie, la grâce et le mouvement. » Mais comment donc osez-vous l'affirmer avec tant d'assurance, si l'âme est invisible, si vous ne l'apercevez pas ? « Oh ! me répondez-vous, c'est qu'elle se manifeste clairement à nous dans la couleur du visage de cet enfant, dans la vivacité de son regard, dans son sourire, dans ses mouvements et ses gestes. »

Vous voyez le visage des autres, dit S. Augustin, mais non pas le vôtre ; tandis que, s'il vous est impossible de voir clair dans la conscience, les intentions et les pensées des autres, vous pouvez sonder votre propre conscience, vos pensées, vos affections, vos inclinations et tout ce qui se produit dans votre esprit, dans votre mémoire, dans votre cœur. Et comment voyez-vous tout cela ? Par les yeux de l'intelligence, cette faculté de votre âme raisonnable.

II. — *On voit Dieu à travers la Création*

Ceci étant posé et bien compris, revenons à notre sujet.

Il y a plus de six mille ans que la terre est habitée par l'homme. Il y a autant d'années que, chaque jour, le soleil se lève à l'orient pour se coucher à l'occident et que tournent au-dessus de nos têtes la lune, les étoiles et les planètes. Or, je vous le demande, qui donc a donné le mouvement à tous ces corps qui roulent immenses et innombrables dans l'espace ? Par elle-même, la matière est inerte, il

lui est impossible de se mettre en mouvement sans l'impulsion d'un agent étranger. Cet agent, il faut nécessairement lui supposer une puissance qui lui soit propre pour donner aux corps le mouvement, sans qu'il ait besoin d'avoir recours lui-même à un autre agent pour cela : car alors, on tomberait dans une succession sans fin, ce qui serait une absurdité offensant le bon sens et répugnant à la raison. Cet agent libre est donc une cause première et éternelle, qui existe par elle-même, qui, à ces corps matériels auxquels elle a déjà donné l'être, imprime encore le mouvement : et ce premier agent, cette première cause motrice, c'est Dieu.

Il y a plus de six mille ans que la terre se couvre de plantes, se pare de fleurs, blanchit sous les épis des moissons, et produit tant de fruits si variés : plantes et fruits qui fournissent aux hommes, aux quadrupèdes, aux volatiles, aux reptiles, un aliment opportun ; plantes et fruits qui conservent en eux-mêmes, pour le plus grand profit de toutes les créatures vivantes, les germes de leur reproduction et de leur multiplication. Or, je le demande de nouveau, qui a donc introduit dans le monde une harmonie si parfaite entre le ciel et la terre, entre les éléments et les plantes, entre les saisons et les saisons, entre les hommes et les animaux ? Quel est l'auteur d'un ordre aussi admirable ? Et cet ordre, et cette harmonie, qui donc les maintient avec une constance telle que dans le cours de tant de siècles rien n'a pu les altérer un seul instant ? Le hasard ? Si c'est vous qui me donnez cette réponse, pourquoi, vous demanderai-je, n'en dites-vous pas autant lorsque vous admirez les magnifiques structures de nos superbes palais ? Pourquoi donner des louanges à ceux qui en ont été les habiles architectes ? Pourquoi ne pas dire plutôt qu'ils sont sortis de terre à la manière des champignons ? Et lorsque vous vous trouvez devant un beau tableau, pourquoi louez-vous l'artiste qui l'a fait, au lieu d'attribuer ce chef-d'œuvre à une réunion accidentelle de couleurs placées ainsi les unes à côté des autres par ce grand facteur que vous nommez le hasard ? Serait-il donc possible, m. f., que pour tous les chefs-d'œuvre d'art on sache bien trouver un auteur, et qu'on n'en veuille point reconnaître pour toutes les merveilles incomparables que nous offre la nature ?

Lisez dans le grand livre du monde comme y lisait un S. Antoine. Dans la mer, dans les fleuves, dans les montagnes, dans les plantes, dans les fleurs, partout il voyait les traces évidentes d'une sagesse créatrice qui régit tout, qui gouverne tout pour le plus grand bien de l'homme, il reconnaissait la main d'un Dieu qui, à sa Providence fournissant à l'homme tout ce dont il a besoin, ajoute encore le commode pour le soulager, l'agréable pour le récréer, le beau pour le charmer.

« La grandeur et la beauté de la créature, dit le livre de la Sagesse (XIII, 5), peuvent faire connaître et rendre visible le Créateur qui les forma. » L'essence même de Dieu, ajoute S. Paul dans l'épître aux Romains, sa toute-puissance et tous ses autres attributs infinis sont visibles à nos yeux ; mais l'homme raisonnable en acquiert l'intelligence au moyen des créatures. Par elles, on connaît la puissance et la divinité de celui qui les a produites, de sorte que ceux qui ne le veulent pas voir se rendent coupables d'une cécité volontaire et inexcusable. Voilà ce que dit l'Apôtre des nations.

Savez-vous pourquoi, dirai-je ici en m'adressant à certains chrétiens, savez-vous pourquoi vous ne découvrez pas dans le merveilleux spectacle de la nature ce Dieu qui la tira du néant ? C'est parce que vous avez, comme dit l'Apôtre, l'esprit obscurci, enténébré par les erreurs qui ont malheureusement cours dans ce siècle. Le péché, des passions coupables peut-être vous ont mis sur les yeux comme un bandeau qui vous aveugle. Comment dans les créatures voulez-vous voir Dieu comme dans un miroir si les créatures qui vous sont défendues par Dieu sont précisément celles que vous choisissez pour en faire vos idoles ? Comment voulez-vous le voir, si pour faire taire les remords de votre conscience coupable, vous dites dans votre cœur que Dieu n'existe pas ? Oh ! sans doute, si vous vous le dites, ce n'est qu'au fond de votre cœur, ce n'est qu'un désir de votre volonté pervertie, car vous ne pouvez pas le penser jusqu'à en faire une conviction sincère de votre esprit. Et cependant vous le dites. Pourquoi ? Il est facile de le savoir : parce qu'avec l'idée d'un Dieu qui ne serait qu'une chimère, vous voudriez vous soustraire à ses menaces, vous faire illusion et vivre dans une parfaite liberté de conscience ; parce que l'idée de ce Dieu dont vous niez l'existence vous tourmente et vous poursuit au milieu de vos plaisirs plus que vous ne voulez l'avouer ; parce qu'enfin vous avez tout sujet de le craindre, en ayant fait votre ennemi et le futur juste vengeur de tous vos méfaits. D'où il suit que, à votre grand regret et bien malgré vous, vous le connaissez quand même, mais d'une manière confuse, obscure et troublée, sans aucun mérite ni profit.

* *

Chrétiens fidèles, après ce portrait qui n'est point le vôtre, grâce à Dieu, je reviens à vous. C'est avec le cœur que l'on voit Dieu, dit S. Augustin en citant ces paroles de l'Evangile : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt ;* et de même que l'œil ne peut distinguer les objets sensibles s'il n'est pas en bon état, de même un cœur qui n'est pas exempt des taches du péché et des affections coupables ne peut voir Dieu dans la vie présente, et son châtiment sera de ne pas le voir dans la vie future.

Désirez-vous dès maintenant voir Dieu avec les yeux de votre âme ? Vous le verrez, nous assure S. Augustin, mais auparavant pensez à purifier votre cœur. *Deum videre vis ? Prius cogita de corde mundando.* Lorsque Dieu habite dans un cœur innocent ou dans un cœur repentant, il se fait connaître par la lumière qu'il lui communique, par la paix dont il le remplit. Ah ! m. f., c'est l'apôtre S. Paul qui nous y exhorte (II Cor., VII, 1), purifions-nous de toute iniquité des œuvres charnelles, de toutes les erreurs de l'esprit ; c'est le moyen de voir Dieu dans toute la création, de le voir d'abord avec les yeux de l'esprit et de la foi, pour mériter de le voir enfin *facie ad faciem* dans la bienheureuse éternité que je le prie de vous accorder. Ainsi soit-il.

CHEMINS DE CROIX POUR LE CAREME

VI

LE CHEMIN DE CROIX DES AFFLIGÉS

Prière préparatoire. — Divin Maître, pourquoi de votre vie tout entière avez-vous fait un tissu serré de douleurs, au point de vous appeler en vérité « l'homme des douleurs ? » Pour nous replacer dans l'ordre surnaturel, pour solder nos fautes, il n'était pas besoin de vous soumettre à la souffrance. Si vous

avez *dû* souffrir, comme parle l'Ecriture, c'est pour nous apprendre à souffrir nous-mêmes. Nous venons donc à votre divine école ; nous voulons écouter cet enseignement muet qui nous vient de chacun de vos pas sur la Voie du Calvaire. Daignez en imprégner notre esprit, le graver dans notre mémoire, le rendre vivant et agissant dans notre cœur, afin qu'il nous soit une lumière et une force. Nous vous le demandons par l'intercession de votre divine Mère et la nôtre, l'intime associée de vos douleurs.

Ire Station : *Jésus est condamné à mort*

Jésus est amené devant Pilate. Le gouverneur l'interroge, puisque le Sanhédrin le lui a dénoncé comme coupable et digne de mort. Il ne trouve en lui aucune matière à condamnation, il le proclame à trois reprises ; et cependant, sur les vociférations et les menaces du peuple, il leur abandonne Jésus et consent à ce qu'il soit crucifié. Dans cette foule, il n'est personne qui élève la voix en faveur du Christ innocent, personne qui proteste contre ce déni de justice. Non, personne ! Les Apôtres ont disparu depuis la veille, les amis du Christ ont pris peur ou se sont retirés, les malades guéris par lui ont oublié les bienfaits d'hier... Jésus est seul, et il se taisait.

Que sont nos douleurs, comparées aux siennes ? Nous aurons peut-être à boire le calice de la calomnie. Incompris, méconnus, méprisés, outragés, trahis, comme Jésus, portons cette douleur avec patience et sachons nous taire. Lui, il était sans péché ; mais nous, pouvons-nous montrer un front pur et un cœur exempt de taches ? Nous souffrons, mais c'est justice ; coupables, unissons en silence notre expiation à la sienne.

IIe Station : *Jésus est chargé de sa croix*

L'instrument de son supplice, la croix, est apporté par les soldats romains, exécuteurs de la sentence rendue par Pilate. A sa vue, les yeux du Sauveur rayonnent, ses lèvres sourient, ses bras s'étendent vers elle, son cœur exulte, il la charge sur ses épaules au milieu des sinistres applaudissements et des moqueries de la foule.

Quelle leçon vous nous donnez là, ô Jésus ! Si la croix nous menace seulement, quand elle s'annonce même dans le lointain, nous nous désolons à l'avance, nous voilà dans la tristesse, au lieu de nous reposer avec amour et confiance sur la Providence ! Et quand elle nous atteint, quand elle est sur nous, elle nous trouve sans force, défaillants et parfois désespérés. Soyons donc plus courageux. Quelque douloureuse que soit parfois la vie, Dieu mesure l'épreuve à notre capacité ; et si faibles que nous soyons, nous pouvons davantage contre la tribulation. Oh ! si nous regardions la croix bien en face, elle nous apparaîtrait moins redoutable. Avec une foi plus vive, nous nous dirions que c'est Dieu qui nous la donne, nous verrions en elle l'instrument de l'expiation dont nous avons mérité l'arrêt et aussi l'instrument de notre bonheur et de notre gloire futurs.

IIIe Station : *Jésus tombe une première fois*

Notre-Seigneur était déjà épuisé lorsqu'il avait pris sur lui la croix. Bientôt, malgré son courage, son pauvre corps est à bout, sa poitrine est haletante, ses membres finissent par fléchir, ses genoux chancellent ; il tombe, la croix se renverse sur lui.

Accepter la douleur quand Dieu nous la présente, si pénible que cela soit à notre nature, le chrétien y arrive. Ce qui est plus dur, c'est sa continuité. L'homme alors se trouve faible. Souffrir des semaines, peut-être des mois, qui sait ? des années, c'en est trop ; la volonté débile succombe et la croix lui pèse plus lourdement. Mais ce n'est pas que devant la douleur que nous tombons. Le chemin du devoir est souvent pour nous une voie peineuse ; pour le suivre, il faut un cœur austère. Et que de chutes sur ce chemin-là !

C'est en prévision de ces défaillances de la volonté, de cet épuisement du courage que Jésus a daigné les subir lui-même. Comme il a bien compris nos pauvres cœurs ! comme il a eu pitié de nous ! Toutefois, s'il est tombé, il s'est relevé, et c'est en cela qu'il est notre modèle. Relevons-nous, à son exemple ; ne restons pas dans le découragement. Debout, chrétiens, reprenons notre croix, comme le Maître a repris la sienne, et marchons !

IVe Station : *Jésus rencontre sa très sainte Mère*

Avertie du sort de son Fils par S. Jean peut-être ou par les clameurs de la foule, Marie se hâte de le rejoindre. Soudain, à un détour de la route, elle se trouve en face de lui ; elle le voit pâle, sanglant, courbé sous la croix. Un cri d'angoisse lui échappe, elle éclate en sanglots, elle ne profère pas une parole, pas plus que Jésus lui-même. Est-ce qu'une mère et un fils ont besoin de parler pour se comprendre ? Et Jésus s'avance plus fort et comme ranimé par sa Mère : sur ce chemin douloureux, il n'est plus seul à souffrir ; sa Mère est là dans le cortège qui le suit.

Quand nous souffrons, allons à celle qui nous a donné la vie, si nous avons le bonheur de l'avoir encore ; ou évoquons son souvenir, parlons-lui, si la mort nous l'a ravie : nos souffrances en recevront un adoucissement. Quoi qu'il en soit, nous avons en Marie une mère, et plus aimante, plus compatissante, plus douée de pouvoir consolateur que la première. Allons à elle, allons à cette Mère incomparable. Voyant en nous l'image vivante de Jésus, un des membres de son Corps mystique, elle prendra l'amour qu'elle a pour son Fils comme mesure de celui qu'elle aura pour nous ; nous ne serons pas seul à pleurer, à souffrir ; nous la sentirons attentive et secourable à notre douleur.

Ve Station : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix*

Il devient visible que Jésus ne parviendra pas au Calvaire. Les bourreaux, de par le droit que les règlements leur donnent, obligent un homme de passage à aider le condamné à porter sa croix. Contraint, il se résigne à cette tâche inattendue, dont il comprendra bientôt la noblesse et l'honneur au contact du Christ ; il prend donc l'extrémité de la croix qui traîne à terre, et Jésus s'en trouve soulagé.

Ce Cyrénéen indifférent, inconnu, et qui pourtant apporte son aide et prête son secours à notre douleur, nous le rencontrons nous aussi sur notre chemin. Ce sont des circonstances, des événements, des personnes qui font diversion à nos ennuis, à nos maux, et par là, consciemment ou inconsciemment, nous soulagent, nous consolent, nous apportent une espérance, un adoucissement. Ni nos joies, ni nos peines n'atteignent jamais la mesure que nous avions prévue. C'est Dieu, notre Père céleste, qui dispose des choses autour de nous, qui entremêle notre vie

de tristesses et de consolations, de douleurs et d'agréments. C'est lui qui, voyant ce qu'il faut à nos âmes pour assurer leur salut, trace le chemin où nous marchons, pour nos forces, pour nos courages. Pourquoi ne pas nous abandonner à lui ? Pourquoi ne pas faire confiance à sa Providence, à sa Sagesse, à son Amour ?

VI^e^ STATION : *Une sainte femme essuie la face de Jésus*

Toujours courbé sous sa croix, toujours plus haletant, le Sauveur avance en chancelant, de grosses gouttes de sueur coulent et se mélangent sur sa face adorable au sang de ses blessures. De tous les rangs de la foule les insultes l'accompagnent, tandis que les soldats le rudoient. Devant tant de douleurs et d'outrages, une femme sent son cœur déborder de compassion ; elle fend l'escorte, arrive jusqu'à Jésus et lui tend un linge dont il essuie son visage. Selon la tradition, les traits du divin Patient s'y imprimèrent en lignes de sang.

C'est la deuxième marque d'affectueuse compassion que Jésus reçoit et accueille. Sans doute l'amour de Marie, la commisération de Véronique ne lui enlèvent pas la croix : elle est toujours là, meurtrissant son épaule ; mais l'une et l'autre versent quelque douceur dans le Cœur du Maître.

A nos afflictions, à nos souffrances, à nos deuils, l'amitié humaine est parfois un remède. La sympathie de nos semblables, si elle n'éloigne pas de nous la douleur, en adoucit l'amertume.

Et si toutes les amitiés humaines viennent à faire défaut à nos peines, si même de ce côté-là nous éprouvons de cruelles déceptions, il nous reste toujours un Ami, un Consolateur, qui jamais ne nous oublie, qui jamais ne se lasse et ne nous laisse ; un Ami qui ne meurt pas et qui, nuit et jour, nous attend et nous appelle, qui, mieux que cela, s'offre à venir à nous, en nous : c'est Jésus-Christ. Oh ! allons à lui quand nous souffrons : disons-lui nos chagrins, nos regrets, nos désirs et implorons son aide toute-puissante.

VII^e^ STATION : *Jésus tombe une deuxième fois*

Les forces de Jésus s'épuisent toujours davantage ! Il tombe une deuxième fois. Les soldats le relèvent, lui remettent la croix sur les épaules, et la marche se poursuit. Mais dans quel état nous apparaît le divin Maître ! Il n'avance qu'en se traînant et à moitié courbé. Tant de secousses ont rouvert ses plaies, et le sang coule de tout son corps. Les Juifs n'ont qu'une crainte : c'est que la mort devançant l'heure, ne les prive des joies du crucifiement.

Dans cette seconde chute, Jésus nous montre que les consolations qui viennent des créatures, si sincères, si douces qu'elles soient, restent impuissantes à calmer nos douleurs. Il nous les permet, puisqu'il veut bien les goûter lui-même, mais il nous met en garde contre l'illusion de nous trop appuyer sur elles. Quand elles auront passé, si nous leur avons trop demandé, notre cœur retombant sur lui-même n'en sera que plus meurtri.

Le Maître veut aussi nous préparer aux chutes et aux rechutes de notre courage. Devant l'épreuve, nous prenons une attitude et des résolutions viriles. Mais la victoire n'est pas longue ; notre énergie est bientôt à bout, et nous retombons lourdement sous le faix qui nous écrase. Relevons-nous et refaisons notre courage au contact de notre Sauveur : ne nous a-t-il pas promis de ranimer ceux qui viendraient à lui ? En se relevant, il nous donne l'exemple et la force.

VIII^e^ STATION : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

Voici qu'un groupe de femmes éplorées vient sur le passage du Sauveur. Jésus voit leurs larmes, les remercie du regard, et ramassant ses forces, il leur fait entendre, devant la foule qui devient tout à coup silencieuse, un écho de ses prophéties des jours précédents sur le sort prochain de Jérusalem : c'est sur elles-mêmes et sur leurs enfants qu'il leur faut pleurer plutôt que sur lui.

En détournant l'attention de ses propres souffrances pour s'intéresser à celles de ces pieuses femmes, Notre-Seigneur nous enseigne un moyen d'adoucir les nôtres. Nous sommes naturellement portés à croire que nos épreuves sont exceptionnelles et qu'il n'y a que nous pour souffrir ! Hélas ! si affligés que nous puissions être, nous ne faisons pas exception parmi les hommes. C'est le sort commun de l'humanité ; c'est une des lois de la vie. Si la mesure de souffrance n'est pas la même pour tous, nul n'en est exempt. Il n'y a pas d'ailleurs que des peines visibles et connues ; il en est tant de cachées, d'ignorées, et celles-ci ne sont peut-être pas les moins crucifiantes ! Ne nous laissons pas absorber par nos propres douleurs, allons aux autres, oublions notre souffrance et consolons la leur. Du même coup, la nôtre sera adoucie. La vue d'autres âmes, malheureuses elles aussi, peut-être même plus que nous et qui portent avec courage leur croix, nous apprendra comment il faut souffrir.

IX^e^ STATION : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Tel est l'épuisement de l'Homme-Dieu qu'avant d'atteindre le Calvaire il fait une troisième chute. On le relève encore avec la même brutalité, et sans être déchargé de sa croix, sous l'odieuse poussée des soldats, il arrive au terme de sa Voie douloureuse.

Le Maître veut nous rappeler encore la leçon que deux fois déjà il nous a donnée. Nous savons que notre courage faiblira, qu'il faudra le relever et le relever encore ; mais nous ne le savons pas assez pratiquement. Aux jours d'accalmie morale, nous reconnaissons bien avoir manqué de sagesse en nous laissant abattre par l'épreuve ; nous prenons de fortes résolutions, ou que nous croyons telles, nous nous promettons de mieux savoir souffrir à l'heure de la tourmente ! Hélas ! quand elle vient, le courage nous manque encore et nous restons à gémir.

Le grand danger de ces défaillances est dans le découragement qui en résulte et dont on ne se relève pas. Le danger, c'est lorsque ces chutes se renouvellent sur le chemin de la vertu, qu'elles conduisent à aimer le mal ou du moins à le commettre presque sans remords.

Cette faiblesse de notre âme tombant et retombant encore devrait nous inspirer pour les fautes d'autrui une extrême indulgence, au lieu du dédain, du mépris, des censures qui nous sont trop habituels. Rappelons-nous combien il est aisé de tomber : nous en avons fait souvent l'expérience. Soyons bons pour les autres ; voyons comme Jésus l'est pour tous, même pour ceux qui le condamnent, qui le torturent et qui le frappent.

X^e^ STATION : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Une fois atteint le sommet du Calvaire, sans perdre de temps, des soldats creusent le trou où la croix sera plantée, préparent les marteaux, les clous, les cordes, pendant que d'autres arrachent à Jésus sa tunique et sa robe. Ainsi dépouillé, il apparaît aux regards de tous ; le voilà dans le plus complet dénûment, n'ayant plus rien à lui.

Si diversifiés, si multipliés que soient les secours apportés à l'indigence par la charité catholique ou par l'assistance administrative, il est encore aujourd'hui des pauvres qui ont à peine de quoi se vêtir et qui manquent des choses les plus indispensables. De son regard prophétique, Jésus les voit tous en ce moment, il sait ce qu'ils souffrent, il s'en émeut, et il veut leur donner un exemple, une consolation ;